

« Le transhumanisme, une histoire de milliardaires. »

La mort n'a jamais eu de sens pour moi.

Larry Ellison, fondateur d'Oracle, septième fortune mondiale

Ils occupent le devant de la scène, ces milliardaires qui rêvent de devenir immortels. Leurs visages font la une des magazines, leurs déclarations fracassantes attirent la lumière. Plutôt américains, ils investissent des sommes importantes dans toutes sortes de projets pour réaliser les utopies transhumanistes : vivre très longtemps, transférer notre esprit dans une machine, coloniser l'espace...

En 2013, lorsqu'ils ont créé la firme Calico, dédiée à la lutte contre les causes du vieillissement, Larry Page et Sergey Brin, les fondateurs de Google, ont affirmé vouloir « tuer la mort » ! Avec une fortune d'environ 100 milliards de dollars chacun, ils font partie des hommes les plus riches du monde. Leur société Alphabet est la quatrième entreprise mondiale, pesant 1 600 milliards de dollars en bourse. Cette assise leur permet d'investir sans souci plus d'un milliard de dollars dans Calico. Arthur Levinson a pris la tête de Calico : ce docteur en biochimie et en génétique, ancien dirigeant de la société Genentech, est aussi président du Conseil d'administration d'Apple. Le lancement de Calico a fait connaître au grand public ce projet qui cheminait dans les têtes de quelques milliardaires de la Silicon Valley et d'ailleurs : nous affranchir de nos limites biologiques.

Dans le club des milliardaires immortalistes – tous des « *tech-billionaires* » comme les appellent les

médias américains – on compte Peter Thiel, cofondateur de PayPal; Dmitry Itskov, le « parrain » de l'internet russe; Larry Ellison, cofondateur de la société Oracle; Sean Parker, cofondateur de Napster; Mark Zuckerberg, créateur de Facebook; Elon Musk, avec ses sociétés Tesla et SpaceX; le fondateur d'eBay, Pierre Omidyar, et d'autres encore. Peter Thiel est celui qui a le plus théorisé ce projet immortaliste, en en faisant la grande œuvre de notre temps: « Je crois que l'évolution est un compte-rendu fidèle de la nature. Mais il me semble que notre société devrait chercher à y échapper ou à la transcender [car] la grande tâche inachevée du monde moderne est de transformer la mort d'une réalité de l'existence en problème à résoudre – un problème à la solution duquel j'espère contribuer de toutes les façons possibles. » Larry Ellison a annoncé vouloir vivre éternellement: « La mort n'a jamais eu de sens pour moi. » La liste n'est, bien entendu, pas exhaustive.

Que financent-ils? Assez peu, voire pas du tout, les associations transhumanistes, ni le réseau de Humanity+*, à l'exception toutefois du russe Dmitry Itskov ou de Martine Rothblatt dont le fils est membre du comité exécutif de Humanity+. Mais, en général, ces milliardaires soutiennent des réalisations concrètes, plus ou moins intégrées à des programmes industriels: si le projet de coloniser Mars d'Elon Musk sert de locomotive pour l'ensemble de ses entreprises, si Alphabet semble portée par une vision globale et technophile, il est aussi des projets indépendants à la rentabilité peu évidente. Ainsi l'entrepreneur canadien Robert Miller, créateur de l'un des plus grands réseaux de distribution de biens électroniques, finance la fondation de cryonie Alcor. Ainsi Peter Thiel soutient-il des projets comme celui de créer une île artificielle au large de la côte californienne, fondée sur des prin-

cipes libertariens facilitant l'auto-expérimentation et l'innovation technologique. Citons encore le projet d'empêcher le vieillissement développé par l'expert militant, informaticien et biogérontologue autodidacte Aubrey de Grey, multimillionnaire (par héritage), à l'origine de la fondation SENS qui finance la recherche contre le vieillissement, et connu pour avoir écrit « l'homme qui vivra 1 000 ans est déjà né ». Ces investissements répondent-ils aux convictions profondes des personnes qui les engagent ou à une stratégie industrielle raisonnée ? Une réponse exclusive serait simpliste : à chaque fois, les deux hypothèses se mêlent à des degrés divers chez les milliardaires californiens.

Quoiqu'il en soit de l'ambivalence des motivations en présence, cet engouement spectaculaire des grandes fortunes (pour la plupart liées aux nouvelles technologies, avec des dirigeants souvent nés dans les années 1970) a fait naître l'idée que le transhumanisme est une histoire pour milliardaires angoissés. Leurs programmes technologiques, par l'ampleur des moyens mobilisés et par leur finalité, ne sont pas sans faire penser aux constructions gigantesques des pharaons et empereurs chinois pour survivre à leur mort.

Mais le transhumanisme n'est pas seulement l'affaire de ces tech-milliardaires : s'ils jouent un rôle important du fait des programmes qu'ils financent, il serait faux d'y réduire le transhumanisme. On peut distinguer deux autres catégories : les militants et les experts, même si la frontière entre les deux est parfois poreuse.

En effet, le transhumanisme est porté par un réseau d'associations locales pour la plupart fédérées dans Humanity+. Sans prétendre à une sociologie exhaustive des quelques milliers (le nombre lui-même est impossible à établir) de militants, quelques

coups de sonde permettent de se faire une idée. Si l'on prend les responsables de l'Association française AFT-Technoprog, par exemple, nous sommes loin des tech-millionnaires de la Californie : Marc Roux est enseignant, a été militant de mouvements de gauche et syndicaliste ; Didier Coeurnelle, juriste dans une administration fédérale belge s'occupant de sécurité sociale, est aussi membre de mouvements écologistes ; Alexandre Maurer travaille dans un laboratoire de recherche en informatique ; Cyril Gazengel est ingénieur d'étude dans la banque et l'assurance ; Virginie Soulabaille est lectrice-correctrice et assistante technico-pédagogique à temps partiel... D'autres militants comme Giulio Prisco, qui a travaillé à l'European Space Agency, ou Nick Bostrom et Anders Sandberg, chercheurs à l'université d'Oxford au sein du Future of Humanity Institute, ont un niveau de qualification les conduisant à des fonctions d'expertise au sein d'institutions prestigieuses. Si leur activité scientifique ne saurait être absorbée par leur identité de sympathisants du transhumanisme, ces acteurs du transhumanisme se situent néanmoins sur un point poreux de la frontière. Sur le fond, en effet, leur engagement personnel en faveur du transhumanisme ne diffère guère des premiers militants au temps d'Extropy*, qui comprenait des juristes, des artistes, des informaticiens, des ingénieurs et des chercheurs universitaires.

Tous ces militants, bien que peu nombreux à l'échelle nationale et internationale et aux moyens financiers limités par rapport aux budgets dont disposent les milliardaires californiens, tentent de provoquer un débat public ou d'exercer du lobbying auprès des décideurs politiques et économiques. Ce qui compte pour eux, c'est donc le travail et la promotion des idées. Ils se positionnent en « sympathisants éclairés »,

s'efforçant de suivre et relayer les informations sur les recherches et promesses d'innovation, sans toujours – et c'est bien normal – avoir les moyens de les évaluer. Ils se font ainsi le relais actif de l'économie des promesses technoscientifiques. Pèsent-ils sur le débat social et bioéthique? C'est en tout cas leur ambition, ne manquant pas de prendre position comme Extropy a su le faire aux États-Unis dans les années 1998-2004, comme AFT-Technoprog essaye de le faire en France depuis quelques années. Mais leur principale difficulté est qu'ils se positionnent le plus souvent en réaction à une actualité et à un agenda dont le contrôle appartient bien plus à la troisième catégorie, celle des experts.

Certains militants ont en effet organisé toute leur carrière professionnelle autour du transhumanisme, devenant des experts de leur domaine et jouant un rôle moteur dans la reconnaissance sociale de l'idéologie. Il est frappant qu'un certain nombre d'entre eux n'aient pas une carrière tout à fait conforme aux normes académiques, soit que leur engagement les ait conduits dans des domaines non convenus, soit qu'il ait nui à leur réputation. Parmi les premiers, on peut compter Aubrey de Grey, dont nous avons déjà parlé plus haut : cet informaticien de formation n'est pas seulement multimillionnaire (par héritage) ; il est aussi devenu biogérontologue de façon autodidacte. Son parcours a suscité des polémiques, des accusations de charlatanisme. Ces accusations existent aussi au sujet de Ray Kurzweil, tout en reconnaissant ses réelles compétences d'ingénieur et d'inventeur. Parmi les seconds, le physicien Eric Drexler a eu un parcours plus classique, tôt diplômé du MIT. Mais ses publications sur la colonisation spatiale, puis surtout sur les nanotechnologies lui ont valu à la fois une reconnaissance et des critiques virulentes.

Ces intellectuels, qu'ils soient ingénieurs, philosophes ou scientifiques, ont pour premier point commun d'être devenus des militants experts. Certains se sont forgé leur expertise à travers leur activité de militance, comme Robert Ettinger, Eric Drexler, Nick Bostrom ou Anders Sandberg. D'autres, comme William Bainbridge ou Ray Kurzweil, sont devenus militants dans leur activité d'expertise, qu'ils ont alors mobilisée pour servir la cause transhumaniste. Un second point commun qui caractérise ces sympathisants experts est l'ambivalence de leur adhésion publique au mouvement transhumaniste : s'ils demeurent intimement attachés au manifeste transhumaniste, la prétention à l'objectivité et à la neutralité qui émane de leurs ancrages institutionnels (en entreprise ou à l'université) amène un certain nombre de sympathisants experts à prendre publiquement leur distance vis-à-vis de leur appartenance explicite au mouvement transhumaniste et à ses organisations publiques. Des experts comme Ray Kurzweil, Laurent Alexandre ou Nick Bostrom affirment publiquement aujourd'hui qu'ils ne sont pas (ou plus) transhumanistes...

Ces trois groupes (milliardaires, associatifs et experts) sont-ils sans lien ? Les relations sont d'abord d'ordre idéologique : qu'ils s'appellent Peter Thiel ou Didier Coeurnelle, ils partagent l'espoir d'une transformation radicale de notre condition biologique grâce aux technologies. Ils peuvent diverger sur les modalités politiques et économiques de la réalisation et sur les priorités, ils ont tout de même cette vision en commun. Elle s'exprime par un engagement personnel. Par ailleurs, des liens institutionnels existent. La composition hétéroclite du Conseil de direction d'Humanity+ le confirme : des militants devenus experts comme l'artiste et vidéaste Natasha

Vita-More ou comme le spécialiste en IA Ben Goertzel (enseignant-chercheur tôt parti en Asie pour échapper aux contraintes des chartes de bioéthique occidentales); des experts devenus militants comme David Wood (informaticien fondateur de la société Symbian); des militants amateurs éclairés comme Amy Li (designer), José Cordeiro (ingénieur au MIT, fonctionnaire international au sein de l'ONU); et enfin Gabriel Rothblatt, fils de Martine Rothblatt, tech-milliardaire. Il reste néanmoins un hiatus entre le transhumanisme des militants associatifs et celui des tech-milliardaires – qui ne semblent guère se soucier de la base. Mais on ne peut pas parler d'une totale étanchéité. Après tout, les technologies qui font vibrer la base ne sont-elles pas celles développées avec le soutien des grands investisseurs de la Silicon Valley, même si le modèle économique en inquiète certains? Et puis il faut aussi compter les militants associatifs d'Europe orientale ou de Russie, des États-Unis ou d'Australie qui se reconnaissent pleinement dans le libertarisme d'un Peter Thiel ou d'un Elon Musk. Reste que la relation d'intérêt ne semble guère mutuelle. Elle apparaît par contre plus réciproque et tangible dans les liens existant entre les structures académiques proches du transhumanisme, et les acteurs de l'industrie californienne qui les financent. Ces liens apparaissent particulièrement autour des thématiques des « risques existentiels* » et de « l'altruisme effectif » théorisées en partie par des penseurs transhumanistes comme Nick Bostrom.